

Le moine tressaillit visiblement, puis, dominant son émotion, il répondit :

— Le peintre n'est plus de ce monde.

— Quoi ! il est mort, dit Rubens, tandis que ses compagnons de route se rapprochaient discrètement ; il est mort, et personne ne l'a connu ? Il est mort, et personne ne redit son nom qui doit être immortel... son nom devant lequel pâlirait le mien ?... Et cependant, ajouta l'artiste avec un noble orgueil, cependant, mon père, je suis Paul Rubens !...

A ce nom, le pâle visage du prieur s'illumina d'une lueur étrange. Il attacha sur Rubens un regard où se révélait plus que la curiosité. Mais cette exaltation soudaine tomba presque aussitôt. Il baissa les yeux, croisa ses bras sur sa poitrine et répéta :

— L'artiste n'est plus de ce monde.

— Mais son nom, mon père, son nom, pour que je puisse l'apprendre à l'univers, pour que nous puissions tous lui décerner la gloire qui lui est due !

Et Rubens, Van-Dick, Jacques Jordaens, Van-Thulden et les autres entouraient le prieur, le suppliant de leur nommer l'artiste inconnu. Le moine tremblait, tous ses traits exprimaient visiblement une violente lutte intérieure ; ses lèvres, convulsivement contractées, semblaient prêtes à révéler un secret.

— Ecoutez-moi, dit-il, vous m'avez mal compris... Je vous ai dit que l'auteur de ce tableau n'est plus du monde, mais je n'ai pas voulu dire qu'il fût mort.

— Oh ! il vit, il vit ! dit Rubens.

— Alors, son nom, son nom, faites-nous-le connaître !

— Il a renoncé aux choses de la terre ; il est dans un cloître...

— Dans un cloître, mon père, dans un cloître ?... Oh ! dites-moi vite dans lequel, car il faut qu'il en sorte !... Dieu lui a donné une mission, une mission sublime ; il faut qu'il l'accomplisse !... Indiquez-moi l'asile où il se cache et j'irai l'en retirer pour lui montrer la gloire qui l'attend !

— Mais s'il résiste ! objecta doucement le prieur.

— S'il résiste, je lui ferai ordonner par notre Saint-Père le Pape de rentrer dans le monde et de reprendre ses pinceaux ! Le Pape m'aime, mon père, soyez sûr qu'il entendra ma prière...

— Eh bien ! je ne vous dirai ni son nom ni l'asile où il s'est retiré, dit le moine avec une fermeté inébranlable.

— Le Pape vous en donnera l'ordre ! répliqua Rubens exaspéré.

— Ecoutez-moi ! reprit le moine après un silence, au nom du ciel, écoutez-moi ! Pensez-vous que l'auteur de ce tableau, avant de renoncer à la fortune et à la gloire, avant de reconnaître que tout ici-bas n'est que mensonge et vanité, n'ait pas senti son cœur saigner mille fois sous l'étreinte des déceptions poignantes ? Qui vous dit que ce qui vous semble, à vous, le comble du bonheur et de l'ambition sur terre, ne soit pas pour lui poussière et cendre et néant ?... Laissez-le donc mourir en paix dans la retraite qu'il a trouvée contre le monde et contre lui-même ; plaignez-le, si bon vous semble, mais respectez du moins sa liberté...

— Mais, mon père, dit Rubens attendri, c'est à l'immortalité qu'il renonce !

Un sourire de compassion céleste effleura les lèvres de l'homme de Dieu, puis, d'une voix grave et solennelle, il répliqua :

— Oui, mais qu'est-ce que l'immortalité... en regard de l'éternité !

En disant ces mots, il rabattit son capuchon sur son visage, salua ses hôtes interdits et s'éloigna lentement sans que ceux-ci songeassent à le retenir davantage.

L'illustre Flamand sortit de la chapelle avec son brillant cortège d'élèves, et tous reprirent le chemin de Madrid, rêveurs et silencieux. Z. Z.

Liberté ! Egalité ! Fraternité !

LA VRAIE LIBERTÉ (1)

Liberté ! O le beau mot ! quand Dieu eut créé le premier des esprits célestes, il écrivit au front de l'ange : *Liberté !* quand il eut formé cette royale créature qui devait le représenter sur la terre, il écrivit au front de l'homme :

Liberté !

Liberté ! c'est quelque chose de haut comme Dieu, de profond comme le cœur de l'homme, de vaste comme l'univers !

Liberté ! c'est un attribut de Dieu, l'être souverainement libre.

Mais pourquoi Dieu est-il souverainement libre ? Est-ce parce qu'il est souverainement fort et puissant, et que rien ne peut au dehors résister à sa volonté ? Non, ce n'est pas là la principale raison de sa liberté. Il est parfaitement libre, parce qu'il n'est l'esclave, au dedans, d'aucune mauvaise passion, parce qu'il est parfaitement bon, juste et saint, profondément ami de l'ordre.

Jeunes hommes, qui criez d'une voix si forte et si chaude : Vive la liberté ! à Dieu ne plaise que je désapprouve ce cri généreux ! Mais mesurez toute l'étendue de la parole sainte qui sort de votre bouche ; mais voyez à quoi vous engage d'après les lois de l'honneur ce cri généreux.

Noblesse oblige, disait autrefois le vieux gentilhomme à son fils, et celui-ci, plus tard, le répétait à une autre génération. Jeunes républicains, changez la phrase et dites : *Liberté oblige*.

Elle n'oblige pas seulement à faire le coup de feu devant l'ennemi, à marcher tête haute et poitrine en avant, au danger, à la mort. C'est une vertu que le courage guerrier ; mais qui ne l'a pas en France ? Où sont les lâches parmi nous à l'heure des combats ? S'il en est, ils cachent si bien la peur dans leur âme qu'il est impossible de la surprendre ? Ce qui est moins commun, jeunes gens, c'est le courage d'affranchir son âme !

Mais, me direz-vous, c'est de la morale que vous nous faites, et c'est de la liberté que nous vous demandons.

Et moi, je vous dis : point de liberté sans morale, point même de liberté civile. Vous tomberez tôt ou tard sous le joug du dehors si vous n'êtes libres au dedans.

(A continuer.)

OFFICIEL.

A une réunion du bureau de régie de l'Union-Allet, tenue chez M. G. A. Drolet, le 16 juillet, il a été proposé par M. Drolet, secondé par M. A. LaRocqué et résolu à l'unanimité.

1o. Que, pour alléger le fardeau du secrétariat et nous conformer à l'art. du règlement qui détermine les diverses charges d'officiers de "l'Union", il soit nommé un deuxième assistant-secrétaire.

2o. Que M. N. Renaud, président général sortant de charge, veuille bien accepter cette nouvelle charge.

M. Renaud a bien voulu accepter et le bureau est heureux de s'assurer ainsi la précieuse coopération d'un membre le plus dévoué de notre société.

(1) Le P. Knjelvin écrivit ces lignes en 1848. Elles n'ont rien perdu de leur actualité.